

Film instinctif, choc viscéral *L'Audition* de Luc Picard

Jean-Philippe Gravel

Volume 23, numéro 3, été 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33202ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gravel, J.-P. (2005). Compte rendu de [Film instinctif, choc viscéral / *L'Audition* de Luc Picard]. *Ciné-Bulles*, 23(3), 6–7.

Film instinctif, choc viscéral

JEAN-PHILIPPE GRAVEL

A en juger par sa scène d'ouverture (la récitation par un comédien, lors d'une audition, d'un monologue où un père, qui se sait condamné à disparaître, exhorte son jeune fils à conserver son « âme d'enfant », entendez son sens de l'émerveillement, tout au long de sa vie), **L'Audition** puiserait sa métaphore la plus porteuse dans la paternité. Et il est vrai qu'en ce sens, on ne sera pas déçu, en suivant l'histoire de Louis, qui voit sa vie, à 40 ans, totalement bouleversée lorsqu'il sent s'ouvrir les portes d'une possible carrière de comédien, au moment même où sa blonde, apprenant qu'elle est enceinte, se pose de sérieuses questions. C'est qu'au moment où nous faisons sa connaissance, Louis prête (littéralement) la force de ses poings à un emploi sinistre de « collecteur » : quelqu'un qui distribue des baffes (on suggère même assez clairement, avant de commencer, la torture qu'il infligera), en guise d'avertissements, à des gens qui ne remboursent pas leurs dettes.

Dans la peau de Louis, Luc Picard a la dégaine « eastwoodienne » de ces types qui, à force d'avoir tout vu, tout fait, éprouvent cet écœurement qui donne envie de jeter l'éponge. Contrairement aux véhicules « eastwoodiens » cependant, l'accent portera moins sur la nécessité d'accomplir une dernière tâche « sale » que sur la chance qui s'offre enfin de reconquérir son humanité. C'est un beau rôle, solide, fidèle aux meilleures performances de Picard; on dirait même qu'il s'est donné la part du lion dans ce film qu'il a réalisé et écrit, si son approche globale des personnages ne faisait pas bénéficier tout le monde d'une même inten-



Le « cogneur » à l'œuvre... — PHOTO : VÉRO BONCOMPAGNI

sité généreuse, voire d'une truculence, égale à celle du rôle qu'il s'est donné.

Personnages bien typés, en corps à corps avec leurs dilemmes : une riche expérience transpire de ce film qui offre un petit démenti à cette « crise du scénario » dont on accuse (avec justesse pourtant) le cinéma québécois. Écrit avec plus d'intuition que de préméditation — comme le révèle notre entretien —, le scénario de Picard, à l'arrivée, a beau se resserrer autour de trois personnages (Louis, son *coach* de théâtre et sa copine), on a l'impression qu'il aurait pu, eusse-t-il disposé de plus de moyens et de temps, dessiner une fresque altmanienne dans la tradition de **Short Cuts** ou de **McCabe and Mrs Miller**. Même avec de brèves apparitions, les personnages secondaires (Philippe, le bras droit de Louis; un père séparé de sa fille, mais qui s'obstine à la voir en secret; une anglophone affairiste qui « confie » des jobs de bras à Louis) se révèlent aussitôt typés et secrets en même temps. Chacun arrive ici comme précédé d'une histoire, et Luc Picard semble prendre un malin plaisir à faire jurer leur apparence, la première impression qu'ils laissent, de l'importance qu'ils dévoilent, comme la copine

de Louis, très introspective, Philippe (Alexis Martin), à qui Luc Picard a réservé ses meilleures tirades. Pensons aussi au *coach* de Louis, qui est de toute évidence le porte-voix de ce que Luc Picard souhaitait exprimer sur les aléas de son métier de comédien professionnel, notamment sa vulnérabilité face au mépris des autres et l'usurpation d'une partie de son anonymat. Sur le plan humain, le film de Luc Picard est extrêmement habité de l'intérieur, tout comme ses comédiens « habitent » intensément leurs personnages : on s'agite sans cesse ici, on se salit en buvant du jus d'orange à même le goulot, on va aux toilettes, on se frappe, on mange, on boit, on s'engueule, on sursaute, on fait l'amour aussi avec l'abandon de ceux qui, dans leur étreinte, veulent se remettre du côté de la vie après avoir vu la mort en face.

De fait, s'il fallait désigner une parenté à **L'Audition**, celle-ci se trouverait sans doute du côté du cinéma américain de la fin des années 1960 et après. Il lui emprunte son goût des canevas à la fois larges et intimes, sa vision inquiète d'un monde sans repères moraux, son approche concrète des personnages, mais aussi son désir de donner à chacune de ses scènes une tension, un mouvement qui lui est propre. Aucun de ces films qui n'ait porté ses questions existentielles autrement que par la force instinctive de ses situations et de ses personnages; aucun de ces films qui n'ait été aussi une expérience physiquement frappante; aucun de ces films qui n'ait pu, comme le fait aussi **L'Audition**, mêler le lyrisme avec le plus trivial réalisme.



Faire l'amour avec l'abandon de ceux qui, dans leur étreinte, veulent se remettre du côté de la vie après avoir vu la mort en face – PHOTO : VÉRO BONCOMPAGNI

Remarquez que nous n'essayons pas de dire que **L'Audition** est le « sauveur » tant attendu du cinéma québécois. Juste qu'il s'impose comme un film qui offre une expérience singulièrement complète, intense sans trop verser dans le chantage émotif, dans un mélange où le quotidien côtoie le mythe et la fable. Efficacité américaine, encore, dans ce qu'elle a de mieux : l'abstraction se mélange au concret sans difficulté, et le hasard, grand orchestrateur, peut autant imposer des accidents percutants, et injustes, pour parler naïvement, qu'intervenir sous la figure d'un ange exterminateur venant rappeler à Louis qu'il a, malgré sa volonté de rachat, encore bien des comptes à régler.

Au fil du film, évidemment, tout ne s'avèrera peut-être pas égal ou également vraisemblable. Tout dépendra du spectateur, de sa capacité à admettre, également, ce mélange. Hors du réel banal, le mythe et la fable exigent au narrateur de payer, en

quelque sorte, son dû à un certain sens du tragique qui n'est pas toujours des plus surprenants. Mais c'est un moindre prix à payer pour ce sens du « contraste » que Luc Picard avoue priser : on ne peut pas téléporter quelqu'un de son milieu urbain et sordide pour le catapultier sur une scène sans faire appel à ces notions tragiques de destin et de sacrifice que le théâtre exulte depuis des siècles.

En entrevue, Luc Picard a bien exprimé que, selon lui, l'« important » n'était pas ce qu'il comprenait ou souhaitait exprimer consciemment, mais ce qu'il « laissait venir ». Cette écoute, cet abandon instinctifs ne sont-ils pas ce que **L'Audition**, comme film, peut demander de mieux à son public? Rassurons-le alors : il n'y aura pas, ici, de désagréables coulevres à avaler. Film instinctif, **L'Audition** s'adresse aux tripes avec sincérité et intelligence. Et à la fin du voyage, on aura compris que la métaphore de la paternité qui semblait le

porter finit par s'élargir pour être une défense illustrée et éloquente de l'acte créateur au sens large. Acte créateur dont on sent passer la force ici, sans perte apparente, de l'écran, de son récit, de ses personnages, au public lui-même, que l'on imagine captivé et ravi : **L'Audition**, ce n'est pas si fréquent, se révèle, d'abord et avant tout, le film d'un excellent « communicateur ». ■

L'Audition

35 mm / coul. / 110 min / 2005 / fict. / Québec

Réal. et scén. : Luc Picard
 Image : Pierre Jodoin
 Son : Dominique Chartrand
 Mus. : Daniel Bélanger
 Mont. : Gaétan Huot
 Prod. : Lorraine Richard et Luc Martineau – Cité Amérique
 Dist. : Crystal Films
 Int. : Luc Picard, Alexis Martin, Suzanne Clément, Denis Bernard, Julie McClemons, Marie-France Lambert, Robert Lepage